

## Le roman tunisien 2001

Est-ce une influence tardive du Nouveau Roman ou celle, plus récente, de l'école critique de la déconstruction ? Est-ce encore un effet indirect de la censure ? Toujours est-il que quelques romanciers tunisiens, et non des moindres, sont tentés par ce genre de roman où le romancier intervient directement dans son récit et le lecteur ne trouve que des bribes de récit ou des tranches d'existence. À lui, revient le soin de reconstituer le roman selon sa propre cohérence.

### Le roman symbolique

Depuis une trentaine d'années, **Hasan Nasr** alterne la publication de recueils de nouvelles et de romans, ouvrages en général peu abondants, mais bien écrits. La critique s'entend pour considérer cette œuvre comme de la bonne littérature. Voici donc son huitième ouvrage, *Les registres de Tête de Coq* (1). Un premier chapitre de neuf pages raconte que, dans la ville de Noun, il fallait raconter au roi une histoire sans lien avec le réel. Au vainqueur serait attribués la fille du roi et le titre de ministre. Tous échouent jusqu'à l'arrivée de Jawwâl (« L'itinérant »). Faisant des courses pour sa grand mère, il renverse la bouteille d'huile d'où sort Tête de Coq qui franchit les mers vers le pays où tout est sucre. Il pond un œuf rond qui sauve les hommes du déluge. Cela lui vaut la fonction de chef. Toute infraction est notée dans des registres, enterrés puis découverts par des archéologues. Mis dans la mémoire d'un ordinateur, ils en ressortent dans une nouvelle version. Le deuxième chapitre contient le texte de soixante-cinq registres, numérotés. Tout y passe, de la vie de l'auteur à des scènes d'animaux sauvages. Le dernier chapitre, de deux pages seulement, est une justification de l'auteur qui affirme préférer les histoires qui n'ont ni queue ni tête, plutôt qu'un roman bien construit.

---

1. NASR Hasan : *Sjillât ra's al-dîk*, Tunis, Cérès, 2001, 92 p. Sur l'ensemble de son œuvre, le dossier le plus récent est celui de la revue *Qisas*, n°115, janvier-mars 2001, p. 47-84.

Tel est donc le cadre général du livre. Ses sources sont claires. D'abord « Le Livre des Animaux » (*Kitâb al-Hayawân*) d'al-Jâhiz [décédé à Basra en Iraq en 868]. C'est là qu'on apprend le rôle de l'oiseau fabuleux Roc, cité explicitement par le romancier qu'il transforme, plus ou moins, en Tête de Coq : l'œuf d'un coq, qui ne le sait pas, n'est rien. Ensuite « Les Mille et Une Nuits », et en particulier les fameux voyages de Sindbad. Les références à la Tunisie et à son histoire sont également patentes. L'auteur privilégie le bon peuple, sans oublier ses héros révolutionnaires, tels que Ali Ben Ghedahem en 1863, et Jarjar en 1911. Le petit texte (sept lignes) sur le plat de *ojja* est exemplaire de la manière de l'auteur : après la description minutieuse de la préparation du mets, le personnage « s'assied pour prendre sa nourriture sur la table, sans manger la viande de qui que ce soit » (p.61). Au fil du déroulement du texte, les allusions à la situation présente se laissent deviner sans peine et, probablement, l'auteur a choisi ce langage imagé pour échapper aux foudres de la censure (2).

Ayant plusieurs cordes à son arc, **Mohamed Ali Youfi**, depuis plus de vingt ans, s'est fait remarquer dans le domaine de la traduction (douze ouvrages), de la poésie (trois recueils), du roman (deux livres) et de la critique (une étude). Voici, cette année, son troisième roman : *Le royaume d'Oukhaydhar* (3), où l'emprise de son imagination débridée se laisse encore plus sentir que dans ses deux premiers romans. Après une présentation des personnages, presque sous forme de liste, une première partie se déroule loin du royaume d'Oukhaydhar. Le texte, mis dans la bouche de la sœur aînée, se compose de paragraphes, avec sous-titres, d'une page environ, décrivant divers aspects de la vie d'un enfant dont la famille déménage d'un immeuble de l'Ariana vers une villa de Raouad. La deuxième partie, un peu plus conséquente, se passe sur le chemin du royaume. La troisième partie, constituant la moitié du roman, concerne le vif du sujet : dédouble-

2. Pour un bon point de comparaison, voir le dossier « La censure ou comment la contourner », publié au Caire par le CEDEJ dans *Égypte/Monde Arabe*, n°3, 2000/1, p. 3-246.

3. AL-YOUSFI Muhammad `Alî : *Mamlakat al-oukhaydhar*, Damas, Dâr al-Talî`a l-Jadida, 2001, 188 p. Voir `UMAR Ahmad, *al-Hayât al-Thaqâfiyya*, n°129, novembre 2001, p. 124-125 ; sur l'ensemble de son œuvre, voir *Le Maghreb Littéraire* (Toronto), II/4, 1998, p. 79-94.

ment de la personnalité des protagonistes, récits fabuleux. Quelques pages, pour terminer, supposent ce qu'aurait dû être le véritable début.

Le premier niveau de lecture de ce texte est l'aventure, comme peut l'imaginer un adolescent. Interviennent ici tous les insectes mirifiques possibles. Ils participent directement au déroulement du récit, ayant chacun sa propre personnalité.

Le deuxième niveau, plus symbolique, est celui de la gestation d'un enfant. En effet, la sœur sait que sa mère est enceinte et elle se figure ce que sera son petit frère. Le royaume est l'utérus de la mère. L'enfant en sortira par césarienne. Mais, une fois né, tous les présupposés historiques et sociaux de sa famille s'effacent devant son propre destin.

Un troisième niveau de lecture apparaît en filigrane. C'est une prise de position sur l'actualité du pays. L'auteur intervient régulièrement dans le texte (p. 21, 23, 33, 95, 123, 187), comme c'était le cas dans plusieurs romans l'année dernière. On comprend ainsi que le récit féerique, même s'il est cohérent par lui-même, peut être un prétexte à réfléchir sur l'évolution présente du pays. Outre de nombreuses allusions directes à des faits observables aujourd'hui, la conquête d'un palais, par exemple, exactement comme dans le roman de Hasan Nasr, nous ramène à une réalité plus concrète.

**Hassouna Misbahi**, né à Kairouan en 1950, vit à Munich depuis 1987, où comme il se doit, deux de ses livres ont été traduits en allemand. L'ensemble de sa production (un recueil de nouvelles en 1985 et quatre romans depuis 1995) révèle une nette tendance autobiographique. C'est le cas du livre qu'il publie cette année : *Adieu, Rosalie...* (4). Il est construit en deux parties égales : la première se passe à Munich, la seconde à Tanger. Mais, en réalité, la plupart des pages sont consacrées à des réminiscences de l'enfance et de la jeunesse de l'auteur à Kairouan, puis à Tunis. Tout est prétexte à souvenirs. Mais le centre de ceux-ci est un événement qui s'est passé quand le narrateur avait dix-sept ans : pour la première fois, il a fumé pendant le

4. AL-MISBAHI Hassûna : *Widâ`an Rûzâlî*, Koln, Manchûrât al-jamal, 2001, 204 p. Sur son œuvre, parmi les nombreux articles, on peut se reporter à Muhammad AL-QADHI, *al-Masâr*, n°32-33, octobre 1997, p. 28-38, et Nûr al-Dîn BIL-TAYYIB, *al-Hayât al-Thaqâfiyya*, n°104, avril 1999, p. 120-121.

ramadan (p. 66, 96, 112). Alors commence la révolte contre les traditions familiales et religieuses qui trouve son point culminant par l'arrestation du personnage principal en raison de sa participation à un réseau étudiant révolutionnaire gauchiste. Libéré, il pense à partir.

Dans le pays de l'exil, le leitmotiv est la pensée de Rosalie, qui égrène la vie dans les bars de la capitale bavaroise (p. 9, 20, 31, 54, 58, 60, 90, 140). En effet, la ville de Tanger est à la limite entre l'orient et l'occident. Dans cette cité, peut-être la synthèse est-elle possible ? Mais que reste-t-il des faits passés depuis cinq ans dans cette ville ? Le narrateur va d'échec en échec (les cinquante dernières pages du roman) et finit par être expulsé au bout d'un mois.

Le roman est aussi celui d'une multitude de conquêtes féminines. Cependant, comme le lui dit l'écrivain marocain Mohamed Choukri : « La vie la plus belle est celle que l'on n'a pas vécue. Le plus beau livre est celui que l'on n'a pas écrit. La femme la plus merveilleuse est toujours celle que l'on n'a jamais vue ». Enfin, reste une question qui taraude le lecteur. Quel rapport le narrateur entretient-il avec l'argent ? En effet, de la première à la dernière page du livre, on le voit boire sans arrêt toutes sortes de boissons alcoolisées, mais jamais une seule fois n'est mentionné un quelconque travail, la moindre source de revenus. Alors d'où vient tout cet argent ? Le personnage est-il entretenu par une de ces femmes ?

### Le roman psychologique

« En attendant la vie » (5), tel est le titre du premier roman de **Kamal Zoghmani**. Les faits se déroulent au moment de la guerre du Golfe. Six acteurs occupent le devant de la scène. D'abord trois femmes. Fadia, le personnage principal est originaire de Thala, dans les montagnes du nord-ouest. Elle est à Tunis, plus exactement le faubourg populaire de Kabbaria, avec sa famille depuis une quinzaine d'années. C'est une artiste peintre. Au cours de sa première exposition, un tableau intitulé *Envol* attire l'attention d'un journaliste Issa. Elle va vivre avec lui une relation brève, onze mois, mais passionnée,

5. AL-ZUGHMANI Kamâl : *Fî intizâr al-hayât*, s.v. (Sfax), s. éd., 2001, 260 p. Il a déjà publié un recueil de nouvelles : *al-Âkhar*, Tunis, Sahar, 1999, 104 p. Voir al-JABILLI Muhammad, *al-Hayât al-Thaqâfiyya*, n°104, avril 1999, p.130-133.

alors qu'elle avait honte de son corps. Issa la quitte en lui rendant son tableau et en lui laissant des documents personnels. Pour subsister, elle peint, à la va vite, des tableaux naturalistes pour les touristes. Issa lui suggère une exposition sur la beauté divine, évoquant le lien entre orgasme et union mystique, une sorte d'épopée mythique, mais elle n'arrive pas à la concrétiser, sauf une fois sur le dos même de Issa. Elle vit seule quatre années, puis elle revient chez elle, probablement enceinte, après l'assassinat de son père par son frère cadet.

Aïcha est la sœur aînée de Fadia. Si la famille a quitté Thala, c'est qu'encore au lycée elle a été surprise dans la chambre du directeur du lycée par l'épouse de celui-ci. Aïcha est nymphomane. Contrairement à sa sœur, elle est consciente de la beauté de son corps. Elle entretient des relations sexuelles avec des hommes pour le plaisir et non pour l'argent. Elle travaille un moment comme hôtesse d'accueil dans un hôtel. L'argent qu'elle reçoit, sans le demander, est versé à son père qui dilapide tout dans l'alcool. Éblouie par son jeune frère, elle commence à porter l'habit des femmes islamistes tout en continuant son mode de vie habituel. Elle est endoctrinée par un émir de Bir Kassaa et se fait arrêter, pour activités subversives et infanticide, ainsi que ses deux frères, l'un pour islamisme (6) et l'autre pour trafic de drogue. Elle a pour confident Mahjoub.

Samia, professeur d'arabe, est l'amante attirée de Issa qui garde précieusement son portrait dans son studio. Même quand ils se voyaient quotidiennement, ils s'écrivaient plusieurs fois par jour. Elle enseigne à Mateur et rend visite à sa famille à Zaghuan. On la voit peu directement, mais elle est présente de diverses manières. Fadia pense, à juste titre, que c'est à elle que revient le dossier laissé par Issa. Ils ont vécu ensemble une année. Elle a refusé un beau parti à cause de lui, mais de son point de vue, leur relation est gratuite. Elle finit par le quitter. Elle n'aime pas Ismaël, mais ne peut lui résister.

6. L'impact de l'islamisme sur la société a encore été peu exploité par les romanciers tunisiens. On se reportera à AL-KAFI Muhammad Ridha : *al-Qinâ` tahta l-jild*, Tunis, Dar Nawras, 1987, p. 191 sq ; AL-MISBAHI Hassûna : *Halawsât Tarchîch*, Casablanca, Tubqâl, 1995, p. 39, 90, 126 et 141 ; AL-HAMZAWI Muhammad Rachâd : *Safar wa hadhar*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 46-75 ; AL-'ICHCH ` Abd al-Jabbâr : *Waqâ`i` al-madîna l-gharîba*, Sfax, s. éd., 2000, p. 126 sq ; et en français SLIM Syrène : *Quand la mer aura des ailes*, Paris, Flammarion, 1996, p. 89 et 229.

Enceinte de ce dernier, elle fait croire à Issa qu'il est le père de l'enfant et se fait avorter. Cet acte marque sa rupture avec lui.

À côté de ces trois femmes, vivent trois hommes. Parmi eux, le personnage principal est Issa. Originaire d'une oasis du sud, Charraga, entre Gabès et Kébili, il est renvoyé du lycée à la suite d'une grève. Il vient donc dans la capitale. Il organise aussi une grève à la faculté, est arrêté pendant les manifestations qui ont suivi l'augmentation du prix du pain en janvier 1984, et il est envoyé à Rejim Maatoug, dans le grand sud. Il termine sa licence de sciences naturelles en 1986, mais il est congédié de l'enseignement pour relation avec une mineure. Il travaille comme garçon de restaurant et, par suite d'une circonstance bizarre, il se retrouve journaliste. Pendant un temps, il rédige les articles signés par le rédacteur en chef, puis il devient le titulaire de la rubrique des cœurs qu'il signe « Le baume des cœurs ». Après la dernière visite d'Ismaël avec Samia, il disparaît, laissant une lettre pour dire à Fadia qu'elle doit s'en remettre à Ismaël.

Mahjoub, père de famille, probablement indicateur de la police, passe longtemps à écouter les confidences de Aïcha qui, grâce à lui, vit un véritable dédoublement de la personnalité. Elle peut revoir toute sa vie avec les yeux de l'autre. Il lui trouve son premier emploi stable et fait même libérer son frère drogué de prison. Il lui demande d'enregistrer les propos de l'émir et de ramasser tous les documents possibles. Mais peut-être n'est-il qu'un personnage littéraire ?

Ismaël est l'ami d'enfance de Issa. Le premier agit par engagement tandis que le second le fait par jeu. Il termine une licence de philosophie. Il a mené l'action syndicale au XVIII<sup>e</sup> congrès de l'Union Générale des Étudiants de Tunisie pour faire pièce aux islamistes. Il est interné à l'hôpital psychiatrique de Manouba (7) où Issa lui rend visite à plusieurs reprises en onze mois. À sa demande, il lui amène Samia qu'Ismaël prend pour Salma et à qui il fait la cour, dans une de ces scènes ambiguës dont le roman abonde. Quand il sort de l'hôpital, il accompagne Fadia dans son déménagement.

7. La folie est aussi le thème de la pièce de Jalîla BAKKAR, avec une mise en scène de Fâdhil al-Ja'â'ibî : *Junûn* (voir Faouzia MEZZI, *La Presse*, 6 février 2001 ; *al-Mulâhiz*, 14 février 2001 ; al-Hâdî al-JABRI, *al-Mulâhiz*, 31 octobre 2001) et de la pièce de la troupe l'Étoile du Nord, à partir du texte de Dorra CHAMMAM : *Les anges ne répondent plus*, Marseille, Écrits des Forges, 1999, 93 p.

Si le livre est construit selon quatre parties consacrées à Fadia, Aïcha et Issa, en réalité sa structure est une vaste inclusion de cinq chapitres écrits par Fadia, intercalés par quatre chapitres contenant des textes de Issa. En outre, l'auteur lui-même, et non le narrateur, intervient à plusieurs reprises (p. 117, 214, 248 et 259) dont deux de manière explicite (p. 86 et 249). Le ressort du roman, en définitive, n'est pas le récit, mais l'évolution psychologique des personnages. Et parmi les six acteurs, c'est Issa qui polarise les analyses : diabolique, amoral, angélique ? Il vit une sorte de schizophrénie. Son point de vue est celui de l'esthète, même dans la révolution. Il joue toujours le jeu de la gratuité. Mais Ismaël et Issa sont peut-être une seule personne (8).

### Le roman réaliste

C'est à Douz, oasis du sud, que se passent les principaux événements de « La besace du mirage » (9), second roman de **Noureddine Alaoui**. Dans la première partie, il s'agit d'un licencié en philosophie, abandonné par sa fiancée tunisoise d'origine turque, chômeur, qui vit d'expédients, et en particulier de promenades dans le désert avec les touristes. Le texte entend montrer la supériorité du bédouin sur le touriste dans certains domaines. Mais ce dernier peut-il venir sans changer la vie du premier ? Le père lui-même a vendu la dernière jument du grand père pour acheter deux chameaux dans le but de vivre du tourisme. Les pauvres n'ont pas le droit d'aimer les chevaux et les femmes. La seconde partie est consacrée au grand père. Celui-ci veut à tout prix acheter une autre jument. Accompagné de son petit-fils, il entreprend un périple chez ses vieux amis anciens combattants contre l'occupant colonialiste. Ce périple l'amène du côté de la Skhira, puis de Gafsa, pour aboutir près du chott où le grand père meurt de soif. Ce voyage est l'occasion de comparer deux modes de vie.

8. Cette confusion entre les personnages n'est pas sans rappeler le roman de Fraj AL-HAWAR : *al-Mu'âmara*, Sousse, Dâr al-Ma'ârif, 1992, 342 p. Voir *Propos sur la littérature tunisienne contemporaine*, Tunis, Sud éditions, 1998, p. 64-66.

9. AL-'ALAWI Nûr al-Dîn : *Mikhlât al-sarâb*, Casablanca, al-Markaz al-thaqâfil-'Arabî, 2001, 159 p.

« L'hémorragie » (10) est le huitième ouvrage littéraire de **Nasr Toumi** (11). Les faits se passent dans une ville de l'intérieur, plutôt vers le sud : une artère principale, deux bars, un stade et un dispensaire. Le roman retrace la grandeur et la décadence du « Sultan Hasan Philalien ». Ce surnom avait été donné par le père du personnage qui, pétri des récits de la Geste hilalienne, rêvait d'un grand destin pour son fils. Celui-ci a d'abord combattu contre les forces coloniales. Il en a été récompensé par la charge de maire, ainsi que celle de député au parlement. Et, s'il n'est pas devenu ministre, c'est qu'il est seulement arabophone. Quand le roman commence, il est au sommet de sa gloire. Les membres de sa famille, comparée à une tribu d'envahisseurs, dominent la ville et possèdent des actions dans toutes les entreprises de la nouvelle cité industrielle. Le maire fait et défait les postes et les fonctions. Il a une maîtresse, l'infirmière Dalila, à qui il a offert un appartement dans la ville voisine. Son épouse et sa sœur sont concurrentes pour être député au parlement. Le comportement du groupe suscite des haines farouches chez tous ceux qui se sentent exploités.

À l'autre bout de la chaîne, les produits de l'exode rural dont Kouseir l'éboueur. Son fils Khelifa, handicapé mental représente la parole de vérité. Sa fille Fatima, infirme, est chiffonnière. Elle est violée par les mafieux qui exploitent les ordures de la ville. Son autre fille Aziza, très jolie, travaille comme femme de ménage chez le maire et se fait violer par les trois garçons de celui-ci. On la marie donc à un employé de la municipalité.

Entre les deux, naviguent toute une faune bigarrée aux caractères diversifiés. Certains, en particulier, se retrouvent dans les deux bars autorisés, où l'on consomme force alcools. Ce sont les anciens combattants d'une part et les nouveaux intellectuels d'autre part. La prostituée au bon cœur n'y a pas le moindre rôle. On suit leur évolution au fur et à mesure que le système mis en place par le maire donne des signes de faiblesse. Cela se manifeste de deux manières. D'abord la montée des extrémistes religieux. Ensuite la main mise du syndicat sur les organisations ouvrières. Celui-ci décrète une grève générale qui

dégénère en émeute. Pendant le couvre-feu qui s'ensuit, le maire est assassiné « par erreur ».

Mais pourquoi cette peur de nommer les choses et les êtres ? Ainsi pourquoi affubler Bourguiba du sobriquet berbère *al-Ighrid* qui veut dire le chef ou le leader ? Rien ne le justifie dans le roman, même pas la région géographique où les événements sont supposés se passer. En outre, les descriptions de la ville ne concordent pas. Si au début, elle semble de taille modeste, à la fin elle se transforme en grande ville, et pratiquement en capitale.

Avec **Abderrazak Somri** et son roman « Des lys sous la neige » (12), on passe au nord du pays, du côté d'Aïn Draham. C'est heureux, parce que cette région a donné très peu d'écrivains. Or, l'environnement est propice à des textes sortant un peu de l'ordinaire. Le personnage principal est un ouvrier boulanger qui se laisse aller à évoquer ses souvenirs. D'après les indications diverses, on se trouve au début de l'année 1982.

D'un côté de l'échelle sociale, on trouve les pauvres, les plus nombreux : bergers subissant les intempéries, petits paysans survivant difficilement, modestes artisans, ouvriers de l'usine de chaussures et employés de l'hôtel. Ils se retrouvent au café. Certains égrènent les souvenirs de la colonisation encore assez proche. Sans travail, on en est réduit à mendier. Leur destin n'est pas brillant, surtout quand s'y ajoutent des questions d'honneur familial. C'est ainsi que le Sergent tue sa fille trouvée non vierge le jour de son mariage. C'est de cette manière que Sassi et Mokdad se suicident par pendaison et par le feu.

De l'autre côté de l'échelle sociale, les parvenus. D'abord l'hôtelier qui exploite ses ouvriers, mais est soutenu par le nouveau délégué. Ce dernier a des relations homosexuelles avec le responsable de la cellule du parti au pouvoir.

Au milieu, s'active le commissaire de police. Il essaie de maîtriser le syndicat pour éviter des remous sociaux. Mais, en même temps, il se sent méprisé par le délégué et sa clique qu'il a à l'œil.

Allaoua, le personnage principal fait en quelque sorte le lien entre les trois éléments. En effet, il est pris dans les manifestations populaires menées par le syndicat. En outre, il devient l'amant de l'épouse du

10. AL-TOUMI al-Nâsir : *al-Nazif*, s.v. (Radès), Andalusia, s.d. (2001), 264 p. Voir R. D., *La Presse*, 29 octobre 2001.

11. Après quatre recueils de nouvelles, dont le premier est publié en 1982, un livre de critique et deux romans : *Layâlî l-qamar wa l-ramâd*, Tunis, al-Akhillâ', 1986, 175 p. et *al-Sarîr*, Tunis, Sahar, 1997, 130 p.

12. AL-SOUMRI 'Abd al-Razzâq : *Zanâbiq taht al-jalîd*, Siliana, Dâr al-Ithâf, 2001, 285 p.

délégué. Ce dernier l'accusait d'être stérile, mais, enceinte des œuvres du gardien, elle se suicide. Quant à Allaoua, il est rossé par le délégué, son ami et son chauffeur et laissé pour mort dans un cabanon de la montagne. Il s'en sort miraculeusement. Arrivera-t-il à faire régner un peu de justice sociale ?

Quelques incohérences. L'ensemble du livre se passe en hiver, mais pendant trois chapitres il pleut : cependant, la neige ne semble pas avoir fondu pour autant. Un moment, le commissaire s'enferme à double tour, puis quelques pages plus tard un employé entre sans coup férir : comment a-t-il donc fait ? Un peu plus loin, il procède à l'interrogatoire musclé de quelques manifestants : sans aucun motif, cet épisode s'arrête brusquement. Comment ce même commissaire, bien au fait de tout ce qui se passe au village grâce à ses indicateurs, ne s'est-il pas aperçu de la disparition, pendant un mois, du meneur syndicaliste ? Enfin, alors qu'il veut la peau du délégué, pourquoi ne procède-t-il à aucune enquête sur le suicide de son épouse ? Deux détails pour terminer : pourquoi utiliser les noms de mois orientaux alors que personne ne les connaît en Tunisie ? Et que de fautes de typographie : trop, c'est trop !

#### La classe moyenne du roman

Avec *Le mont Alliyine*, Hédi Thabet poursuit son entreprise de science-fiction, commencée par *La caverne des djinns* (13). Dans l'ultime page de ce dernier livre, Karen, devenue Qarîna, souhaite écrire ses Mémoires et les publier en Allemagne pour changer le sens de l'histoire. Cette fois, donc, elle fait parvenir à sa mère le manuscrit aux fins d'édition. Il consiste en un journal intime, rédigé sur une année environ. Il reprend les événements là où les avait laissés le premier tome : le départ de la terre vers Ganymède, satellite habité de Jupiter. Elle reste en relation amoureuse avec Ben, selon le mode des extra-terrestres, poursuivant sa vie hors du temps et des religions humaines, mais non sans Dieu. Elle est maintenant plus heureuse qu'auparavant. L'humanité sera-t-elle convaincue de modifier son comportement à l'écoute de cette description assez morne de l'existence des extra-terrestres ?

13. THABIT al-Hâdi : *Jabal `alliyîn*, Tunis, Cérès, 2001, 184 p. ; *Ghâr al-jinn*, Tunis, Cérès, 1999, 184 p. Voir IBLA, n°186, 2000, p. 238-239.

Parfois on lit un roman en se disant constamment : « Voilà exactement comment il ne faut pas faire ». Dans la préface à « Les jours passent »(14) de Rejeb Ben Mohamed [1968], l'essentiel est dit : la dépression constante de l'anti-héros, l'omniprésence du père (très nombreux renvois et 70 pages continues), l'emprisonnement, le retour à la terre où l'intellectuel rencontre le réel. Le texte lui-même est plein d'incohérences faisant perdre tout crédit à la narration. En voici quelques exemples : le soleil se couche et c'est une heure tardive ; c'est le mois d'août à 16 heures et il n'y a personne sur la plage ; à la faculté toutes les étudiantes portent des robes transparentes ; à son arrivée à l'université, le premier jour, le personnage principal flirte avec la première fille qu'il y rencontre ; arrêté, il tient tout un discours au poste de police ; il est condamné à un an de prison pour avoir giflé une fille en public : renseignements pris auprès d'un avocat : dans toute la Tunisie, quelles que soient les circonstances, même celles aggravantes du roman, ce geste mérite seulement trois mois de prison ; les conditions presque idéales de la vie carcérale ne correspondent en rien à ce qu'on sait de manière précise ; une amie vivant dans la pauvreté lui offre du whisky sans qu'aucune explication ne soit donnée sur sa manière de gagner sa vie ; au sortir de la prison, le héros refuse un voyage en France, non pas par absence d'argent, mais par manque de temps, alors qu'il est chômeur, etc. Quant à la narration et aux dialogues, ils sont trop scolaires, j'allais dire trop simplistes pour que le lecteur s'accroche vraiment.

C'est d'abord dans le domaine de la nouvelle (15), puis dans celui de l'analyse littéraire (16), que Moustafa Kilani s'est fait connaître. Le voici qui se lance dans le roman avec « L'hémorragie de l'ombre »(17). Ses connaissances en critique littéraire l'ont-elles em-

14. IBN MUHAMMAD Rajab : *Wa tamdhî l-ayyâm*, Sousse, s. éd., 2001, 306 p.

15. *Min ahâdîth al-miqass*, Tunis, MTE, 1985, 97 p. ; *A`wâm al-jarâd wa l-makhâdh*, Tunis, MTE, 1994 ; *Hulm al-sabil*, Tunis, Sahar, 1998, 79 p.

16. *Ichkâliyyât al-rivâya l-tûnusiyya*, Carthage, Bayt al-hikma, 1990, 238 p. ; *Wujûd al-nass – nass al-wujûd*, Tunis, MTE, 1992, 151 p. ; *Fî l-mîtâ-lughawî wa l-nass wa l-qirâ`a*, Tunis, Dâr Umayya, 1994 ; *As`ila al-râhîn wa l-thaqâfa l-mumkina*, Sousse, Dâr al-Ma`ârif, 1995, 150 p.

17. AL-KILANI Mustafâ : *Nazîf al-zill*, Sousse, Dâr al-Ma`ârif, 2001, 260 p.

prisonné dans un genre qu'il n'a pu quitter ? Son texte est bien défini par une des protagonistes : « Pourquoi ne pas écrire dans une prose moyenne, pourquoi cet excès de symbolisme ? » (p.112) et « Tu pousses l'hermétisme jusqu'au dégoût »(p.172).

L'auteur écrit un roman sur un homme aliéné mental surnommé Chauve-souris, vivant dans un pays appelé La Rivière aux grenouilles, où les problèmes de sécurité interne sont prédominants. Ce personnage est ballotté entre deux femmes, Souad et Zeineb, la première étant indicatrice de la police et travaillant pour Abdellatif, inspecteur jaloux de Chauve-souris. En conclusion, l'auteur se demande s'il pouvait trouver une autre solution à son livre.

Mais Chauve-souris, à son tour, est un écrivain raté. En plusieurs moutures, il a composé un roman « Le Chocolat » qui met en scène le meurtre de Fathia par un inconnu. Le lecteur est constamment pris entre ces deux romans. On y parle beaucoup trop, en particulier de l'écriture littéraire qui devrait être plus réaliste (Y a-t-il une ressemblance entre le roman et la réalité, p. 176 et 192, entre autres). C'est un fait que les notations précises sont rares et secondaires. L'entreprise semble peu concluante.

Pour la troisième fois consécutive, **Mohamed Hédi Ben Salah**, dans son douzième roman, « Constructions fragiles » (18) campe ses personnages favoris : Elouni, son épouse Nessima, et leurs enfants Mondher, dit le bâtard, et Azza. Tout en rappelant les faits connus de la prostitution de l'épouse, ce nouveau roman présente surtout le destin fulgurant et la non moins soudaine décadence du père, parti de zéro dans un bidonville de la banlieue de Tunis et devenu le plus grand entrepreneur industriel et commercial du pays, avant de mourir seul et dépouillé, après avoir perdu successivement ses deux épouses.

Pour mémoire, je signale la parution de « La rose du mirage » de **Brahim Ben Soltane** (19). Le sujet aurait pu être intéressant : l'exil des

18. IBN SALIH Muhammad al-Hâdi : *Abniya hachcha*, Tunis, Bouzid, 2001, 231 p.

19. IBN SULTAN Ibrâhîm : *Wardat al-sarâb*, Sfax, Sâmîd, 2001, 180 p. Voir Muhammad 'Abd al-Salâm MARZUQI, *al-Hurriyya*, 4 octobre 2001. Il a déjà publié deux recueils de nouvelles et un roman : *Wa tazhar al-jibâl al-salda*, Tunis, Sahar, 1996, 78 p.

professeurs tunisiens en Arabie. Mais l'auteur ne distingue malheureusement pas entre roman littéraire et reportage journalistique.

## Le roman historique

Le roman historique est peu pratiqué en Tunisie. **Hasanein Ben Ammou** fait un peu figure d'exception. On lui doit en effet *Bâb al-'Alûj* (20), roman qui se passait à Tunis au XIII<sup>e</sup> siècle, sans compter un recueil de nouvelles *al-Karrûsa* (21). Son nouveau roman *Rahmâna* (22) se passe à peu près de 1531 à 1550. C'est le temps du sultan hafside Hasan et de son fils Ahmed. Époque troublée où le Tunisien s'allie aux Espagnols contre les corsaires régnant à Alger et leurs alliés ottomans. Les frères Rached et Abdelmalek, ainsi que l'autre fils Mohammed essaient en vain de reprendre le trône qui leur revient légitimement !

Le personnage principal, Rahmana, est une jeune fille de Bab Souika. L'intrigue a ceci de cohérent que, malgré tous les déboires dont on évoquera seulement quelques uns, Rahmana finit par vivre avec Hechmi, autre personnage de Bab Souika. Les faits qui vont retarder cette fin, somme toute logique, se passent tous au palais de la Kasbah.

Première étape : Rahmana, qui travaillait au service de la mère du Sultan, est violée par celui-ci et devient son esclave. Le lien entre la vie personnelle de celle-ci et les événements politiques se fait grâce à Laroussi, coiffeur de son métier, mais qui travaille comme espion de Rached, et dont l'ami est Hachmi. Rahmana est exilée à La Marsa d'où elle parvient à s'enfuir grâce aux deux compères précités. Tous deux participent à la conquête de Tunis par Khéréddine. Mais, au cours de la répression qui suit, Laroussi est tué par les soldats turcs et Hechmi perd un bras : il voudrait bien alors épouser Rahmana qui a hérité des biens de Laroussi, mais il est éconduit et le mudéjar Hamdane essaie de le faire disparaître au cours d'un voyage à Constantinople.

Deuxième étape : Charles Quint, voulant mettre un pied en Afrique du Nord, y envoie un espion espagnol d'origine génoise Luis,

20. Tunis, al-Hurriyya, 1988, 272 p.

21. Tunis, s. éd., 1999, 157 p.

22. Tunis, s. éd., 2001, 395 p. Voir Hédi KHELIL, *La Presse*, 6 janvier 2002.

accompagné du mudéjar Hamdane. Ce dernier fait la connaissance de Hechmi, et par lui de Rahmana. Il la fait quitter les quartiers populaires et l'installe dans son palais (acquis comme récompense à son dévoilement du complot contre Barberousse) du côté de Bab Benat. Ils doivent s'épouser le jour même où Charles Quint entre à Tunis en conquérant. Au cours du sac de la ville par les Espagnols, Rahmana est violée à plusieurs reprises par la soldatesque livrée à elle-même. Elle va vivre alors avec Nabil, ancien esclave affranchi et chef du palais qui, pratiquement, l'offre au sultan Hasan à qui elle est obligée de s'abandonner pour sauver la fille qu'elle a eue à la suite du viol collectif.

Troisième étape : Le sultan Hasan et Nabil vont chercher du secours en Europe. Pendant ce temps-là, son fils Ahmed prend le pouvoir et récupère Rahmana. Entre temps, Hechmi est revenu de son voyage mouvementé et accepte de s'occuper de la fille de Rahmana tant que cette dernière est contrainte de rester au palais. Elle semble vivre des jours heureux avec Ahmed, mais celui-ci la délaisse peu à peu. Alors elle fait la connaissance de Saïd, autre esclave affranchi avec qui elle file le parfait amour. Mais Ahmed les surprend. Il torture affreusement Saïd et blesse dangereusement Rahmana, laissée pour morte, mais sauvée par une vieille servante fidèle. C'est alors qu'elle retrouve Hechmi.

Le récit est bien mené. Les allusions aux faits historiques sont vraisemblables. Par le roman, on apprend à connaître cette période difficile, et très cruelle, de l'histoire de la Tunisie. Une remarque cependant. Les exposés historiques du coiffeur Laroussi à son ami Hechmi l'épicier ou ceux qui commencent certains chapitres semblent artificiels. On aurait très bien pu les intégrer dans la trame ordinaire du récit.

Faut-il considérer « Hercule » (23) d'Ali Louati (24) comme un roman historique ? C'est une présentation alerte du vieux mythe grec d'Hercule. Plutôt que de suivre l'ordre traditionnel des travaux,

23. AL-LAWATI `Ali : *Hiraqlis*, Sousse, Contraste, 2001, 123 p.

24. L'auteur est connu comme poète avec *Akhbâr al-bi'r al-mu`attala*, Tunis, al-Dâr al-Tûnusiyya li-l-Nachr, 1986, 86 p. et *Maji' al-miyâh*, Tunis, al-Dâr al-'Arabiyya li-l-Kitâb, 1993, 133 p., ainsi que comme critique d'art avec *L'Art contemporain tunisien*, Paris, 1986 et *Habib Selmi*, Tunis, 1994.

l'auteur les a insérés dans la trame de l'existence de son personnage. Sa mère Alcmène est enceinte de Zeus lui-même qui s'était présenté sous l'apparence de son mari. Son nom originel Alchi est changé en « Gloire d'Héra ». On le voit exécuter ses épreuves : tuer le lion de Némée, venir à bout de l'hydre de Lerne, attraper le sanglier d'Érymanthe et la biche de Cérynie, nettoyer les écuries d'Augias, tuer Diomède, capturer le taureau de Minos, s'emparer de la ceinture de l'amazone Hippolyte, enchaîner Cerbère, cueillir les pommes d'or du jardin des Hespérides. Et ceci tout en séparant les montagnes de Calpé et d'Abila et en soutenant le ciel pour soulager Atlas. Ayant achevé ses travaux, tout en la trompant avec Iole, il épouse Déjanire qui lui envoie une tunique empoisonnée pour se venger. Hercule se jette alors dans le feu et il est accueilli dans l'Olympe. Malgré l'accumulation des noms grecs transcrits en arabe, cette histoire se lit facilement. Elle est agrémentée de douze illustrations en noir et blanc reproduisant des scènes de poteries antiques.

\*

Quatre romans posthumes ont été publiés depuis l'indépendance : « Périple autour des bars de la Méditerranée »(25) de Ali Douagi [1909-1949], « Mémoires d'exil »(26) de Mahmoud Bayram Tounsi [1893-1961], « Hayfa et Sirajellil »(27) de Salah Souissi [1878-1940], et « Bellara »(28) de Béchir Khraief [1917-1983].

En voici un cinquième cette année : « Le continent perdu ou la fille de la mer »(29) de Sadok Rezgui [1877-1939], édité par son neveu à partir d'un manuscrit unique. Les événements se passent dans la

25. *Jawla bayna hânât al-bahr al-mutawassit*, Tunis, al-Charika al-Qawmiyya li-Nachr wa l-Tawzî', 1962, 91p.

26. *Mudhakkirât al-manfâ*, Tunis, al-Charika al-Qawmiyya li-Nachr wa l-Tawzî', 1963, 117 p.

27. *al-Hayfâ' wa Sirâj al-layl*, Tunis, al-Dâr al-Tûnusiyya li-l-Nachr, 1978, 146 p.

28. *Ballâra*, Carthage, Bayt al-Hikma, 1992, 273 p.

29. *al-Qârra l-mafqûda aw fatât al-bahr* (éd. al-Tâhir al-Rizqi), Tunis, Sahar, 2001, 194 p. Sur l'auteur, voir Muhammad Sâlih al-JABRI : *al-Qissa l-tûnusiyya, nach'atu-hâ wa ruwwâdu-hâ*, Tunis, Ben Abdallah, 1975, p. 50-54 ; Mohamed ABAZA : *L'évolution du roman tunisien d'expression arabe (1955-1980)*, Lyon III, 3<sup>e</sup> cycle, 1981, p. 19-25 ; Muhammad MAHFOUDH : *Tarâjim al-mu'allifîn al-tûnusiyyîn*, Beyrouth, Dâr al-Gharb al-Islâmî, 1982, t.2, p. 346-347 ; Mustafâ FASI : *al-Batal fi l-qissa al-tûnusiyya hattâ l-istiqlâl*, Alger, al-Mu'assasa al-Wataniyya li-l-Kitâb, 1985, p. 85-88 et 147-149.



ville d'Anas, capitale de l'Anasie. Azioune, espion envoyé par Jama, la reine de l'Ansfiqie voisine, essaie en vain depuis un an et demi de pénétrer l'étrange société de l'Anasie, malgré son amitié pour Sayma, un de ses habitants. Ce dernier État, c'est vraiment la Cité Vertueuse de Farabi : ils sont en progrès dans tous les domaines et supérieurs à tous les autres pays. Un bon esprit nationaliste y souffle, symbole de celui des Tunisiens avant la seconde guerre mondiale. En revanche, l'Ansfiqie, royaume attardé, ne fait que chercher querelle à son voisin et projette même de l'attaquer. Aimer une fille de l'autre pays est une trahison. Les noms propres bizarres des personnages, des langues, des villes et des états sont souvent difficiles à identifier parce que non vocalisés, et parfois même imprimés avec un ductus consonantique différent. Ce roman inachevé, où l'auteur intervient constamment comme l'élève dans sa dissertation, ne représente guère qu'un intérêt historique.

\*

#### Le roman mystique

L'année dernière (*Ibla*, n°187, p.52-53), j'avais salué « Couvrez d'étoiles mon vêtement », le premier roman de **Hafidha Gasmî**. Voici qu'elle offre une suite à ce texte, avec son second livre « Marie présentée au Temple » (30). La narratrice reçoit une apparition de Marie et, entre elles deux, s'engage un dialogue. Mais, première confusion, ce dialogue est artificiel. Car le livre contient un récit par Marie des révélations de l'archange Michel. Seconde confusion venant cette fois d'erreurs typographiques : au début celui-ci est orthographié Mikâl (p.20, 53, 57, 59), puis il est appelé Mikâ'il (p. 22, 42, 52, 96), correspondant aux citations de Daniel 10, 13, Apocalypse 12, 7 et Jude 9, ainsi qu'au Coran 2, 92. Le lecteur qui se fie au texte imprimé commence à penser qu'il s'agit de deux personnages différents, mais il s'aperçoit vite que c'est le même !

Les psalmodies nocturnes de Michel (p.22-98), sous une forme coranique, concernent la création et les débuts de l'univers. Puis on passe aux souffrances de Jésus et, sans aucune transition apparente, au calife Omar, revenant à Moïse et passant aux Arabes... Dans la psychologie de Marie, il est invraisemblable qu'elle puisse affirmer que « les fils d'Israël méritent le châtement divin » (p.94). Et pourquoi

revenir à deux reprises sur l'altération des écritures par les Gens du Livre ? Quant aux talismans et autres allusions au triangle des Bermudes, on ne voit pas ce qu'ils viennent faire dans ce roman.

\*

N'ayant pu avoir accès à ce roman l'an dernier, je le présente ici. Il s'agit de la première œuvre de **Achour Ben Fguira** : « Bab al-Khadra » (31). Roman bien écrit, au style alerte. Les dialogues sont tous en langue tunisienne, savoureuse. Parfois l'auteur éprouve le besoin de l'expliquer en arabe littéraire : était-ce vraiment nécessaire ? Les descriptions sont exactes, l'observation méticuleuse, les détails impossibles à inventer. Un texte que l'on parcourt avec plaisir.

Les événements se passent Rue de la Verdure. Les Français avaient traduit ainsi *Nahj al-khudra*, qui veut plutôt dire Rue des Légumes. Le personnage principal est « Combat », sobriquet attribué à Salem Mathlouthi, marchand de légumes, ayant passé de nombreuses années à l'armée avant d'occuper son petit magasin dans ladite rue. Au bout de la rue, se trouve le Café de la paix où se rencontrent les deux composantes de la ville de Tunis : la classe populaire de la médina et les nouveaux venus de la partie européenne de la capitale. Nous sommes au début des années quatre vingt.

Le roman semble construit selon le principe d'une montée, suivie d'une chute. Du moins, c'est le cas pour tous les personnages. Sauf pour Combat qui, malgré quelques soubresauts, va vivre une ascension irrésistible. Les autres protagonistes s'organisent autour de deux familles. La première comprend le père, Omar, propriétaire du café où officie Gamil (selon la prononciation égyptienne), la mère et la fille Ouahida. Un frère de Omar débarque de France dans les dernières pages du roman. La seconde comprend le père Moustafa. D'un premier mariage, il a eu un fils, Mohamed, qui deviendra fiancé de Ouahida, et une fille Latifa ; sa seconde épouse, Maherzia, élève les enfants des deux lits. La première épouse a aimé Lotfi le pharmacien, mais il lui a préféré une étrangère qui le quitte après deux ans.

Ouahida et Mohamed sont deux intellectuels : elle est professeur de français et lui termine sa maîtrise d'arabe. Chacun a sa vie propre. Le hasard d'une location estivale à Az-Zahra les rapproche. Leur

31. IBN FQIRA 'Achour : *Bâb al-Khadra'*, Paris, Art. Com., 2000, 303 p. Voir Bassam BOUHENNI, *Le Renouveau*, 26 septembre 2000 ; Hamadi HMAIDI, *La Presse*, 6 novembre 2000.

30. AL-QASMI Hafidha : *Maryam nadhr li-l-musallâ*, Siliana, Dâr al-Ithâf, 2001, 118 p.

amour réciproque les enrichit sur tous les plans. Finalement Ouahida est enceinte. Un jour, surprenant sa mère, qui l'a abandonnée enfant, en galante compagnie à l'hôtel Amilcar de Sidi Bou Saïd, Mohamed prend la fuite et se fait écraser par le TGM.

Cette mort fait basculer le destin de l'ensemble des personnages. La sœur de Mohamed va rejoindre sa mère pour s'occuper d'elle. Celle-ci, touchée par les marques sincères d'affection du pharmacien Lotfi, accepte enfin de l'épouser. Omar, le père de Ouahida vieillit mal, tombe malade et finit par mourir. Combat, devenu Oncle Salem, prend possession du café et épouse Ouahida pour que la fille de cette dernière ait un père : il vit maintenant dans une belle maison, accomplit les cinq prières rituelles et se fait remarquer par sa générosité.

La lecture agréable de ce roman contraste avec tant d'autres textes réellement ennuyeux. Alors pourquoi ces dernières lignes avec une fin inattendue et illogique. Rien dans la trame du roman ne l'annonce. Il s'agit donc d'une mauvaise surprise. L'auteur confondrait-il littérature et allégeance politique ?

Jean FONTAINE

#### Corpus

- ALAOUI Nouredine : *Mikhlât al-sarâb*, Beyrouth, al-Markaz al-Thaqâfi al-'Arabi, 159 p.  
BEN AMMOU Hasanein : *Rahmâna*, Tunis, s.éd., 395 p.  
BEN HENIA Mohsen : *Alâ tukhûm al-barzakh*, 115 p.  
BEN MOHAMMED Rejeb : *Wa tamdhi l-ayyâm*, Sousse, s.éd., 306 p.  
BEN SALAH Mohamed Hédi : *al-Abniya l-hachcha*, Tunis, Bouzid, 231 p.  
BEN SOLTANE Ibrahim : *Wardat al-sarâb*, Sfax, Sâmîd, 180 p.  
GASMI Hafidha : *Maryam nadhr li-l-musallâ*, Siliana, Dâr al-Ithâf, 120 p.  
KALAI Ali Sâlim : *Tarîd al-hayât*, 150 p.  
KILANI Moustafa : *Nazîf al-zill*, Sousse, Dâr al-Ma'ârif, 260 p.  
LOUATI Ali : *Héraklès*, Sousse, Contraste, 123 p.  
MISBAHI Hassouna : *Widâ'an Rûzâli*, Koln, al-Kamel, 204 p.  
NAJI Zafir : *Hafîf al-rih*.  
NASR Hasan : *Sijillât Ra's al-dîk*, Tunis, Cérès, 92 p.  
REZGUI Sadok : *al-Qârra l-mafqûda aw fatât al-bahr*, Tunis, Sahar, 194 p.  
SELMÎ M. Habib : *Ouchchâq Bayya*, Beyrouth, Dâr al-Âdâb, 230 p.  
SOURI Abderazak : *Zanâbiq taht al-jalîd*, Siliana, al-Ithâf, 285 p.  
THABET Hédi : *Jabal 'Alliyîn*, Tunis, Cérès, 184 p.  
TOUMI Nasr : *al-Nazîf*, s. v., Andalousia, 264 p.  
YOUSFI M. Ali : *Mamlaka l-ukhaydhar*, Damas, Dâr al-Talî'a al-Jadîda, 188 p.  
ZERROUKI Aleya : *Safar fî l-hayât*.  
ZOGHBANI Kamel : *Fî intizâr al-hayât*, Tunis, s. éd., 260 p.

#### Fer forgé d'ici et d'ailleurs

Les utilisations de fer forgé dans la maison sont nombreuses, et vont des motifs décoratifs à la réalisation d'objets utilitaires, en passant par la sécurité. Ainsi le ferronnier peut-il réaliser du mobilier de jardin, des grilles et portails, des lanternes, des balconnières, des appliques murales, des appuis de fenêtre, des grilles de protection des accès et bien d'autres objets.

Une maison tunisienne sans fer forgé, sans grilles plus ou moins ouvragées est presque impensable.

En flânant dans les rues de la ville de Tunis on peut admirer toute une série de vieilles demeures, construites pour une bonne part par des artisans italiens, avec des grilles et des balconnières splendides

Une balconnière ou une grille représente chaque fois un petit chef-d'œuvre, où s'entrelacent des volutes, des branches avec leurs feuilles et même les fleurs. Le fer est refoulé, torsadé et étiré au feu. La grille forme un tout harmonieux, indivisible, étudié et fabriqué sur mesure. Ces motifs, ce savoir faire nous est parvenu en grande partie par le biais des artisans italiens.

Les grilles qui ornent les fenêtres des belles maisons de Sidi Bou Saïd ou les vieilles demeures de la médina sont toutes différentes.

Ici la surface d'une baie de fenêtre n'est plus traitée comme une seule surface, mais elle est subdivisée en une multitude de carrés, losanges ou rectangles "remplis" d'un motif. Ce "sous-ensemble" est repris autant de fois que la surface à remplir le demande. Le décor est obtenu par l'utilisation et la répétition d'un ou plusieurs "éléments de base", créés à partir d'une forme simple.

Ici il n'y a pas d'éléments rapportés de fonte, de tôle découpée ou de bronze.

Ici le fer est rarement torsadé, jamais refoulé ou étiré, mais garde, tout au long du motif sa même section d'origine.

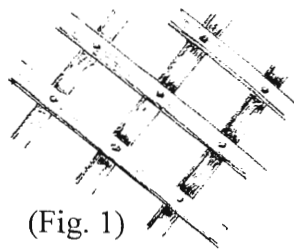
Ces motifs et ce savoir faire comment nous est-il parvenu, de l'Espagne via le Maroc ?

Les grilles simples, souvent les plus anciennes, se résument à un réseau de verticales (les montants) et d'horizontales (les traverses).

## 1/ Grilles ayant comme éléments de décor des lignes droites

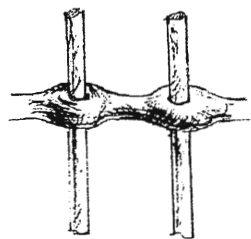
### A/Grilles composées de barres droites rivetées

A Sidi Bou Saïd on trouve quelques grilles formées uniquement de barres plates, assemblées par rivets et formant des losanges. Ce type est rare, demande peu d'outillage pour sa mise en oeuvre et peut se dispenser de tout recours au feu de forge. ( Fig.1)



(Fig. 1)

### B/ Grilles composées de barres droites -montage « à trous renflés »



(Fig.2)

Les anciennes grilles recourent à une technique datant du moyen-âge et utilisée aussi bien ici qu'en Europe. Les montants et traverses sont assemblés par pénétration du montant dans la traverse, cette dernière percée à l'aide d'un poinçon. C'est le montage "à trous renflés". Ce montage présente l'avantage de conserver à la traverse une section constante. Il est, par contre, de réalisation plus délicate.

Les seules éléments du décor sont ici les lignes droites, verticales et horizontales avec le quadrillage régulier des "trous renflés". (Fig..2)

La barre, portée au rouge est percée par un poinçon, sans enlèvement de matière. (Fig. 2) La matière « s'écoule » autour du poinçon et le trou ainsi formé est bien plus robuste qu'un simple trou percé. Le poinçon est fait en acier et on le fait subir une trempe et un revenu. Pour du bon travail l'extrémité du poinçon doit être plat et avoir des bord bien nets.

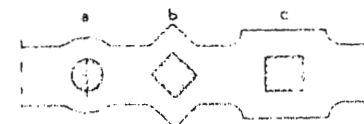
Le montant étant introduit dans l'ouverture, la traverse est remodelée, calibrée à l'aide d'une étampe et contre-étampe. (Fig.3a) Parfois étampe et contre-étampe sont réunies par une tige faisant ressort comme sur la figure. D'autres fois la contre-étampe ou sous-étampe se fixe dans le trou carré de la table d'enclume (fig.3b)

Au départ on utilisait presque exclusivement du fer rond. Actuellement on utilise souvent des barres à section carrée. Le montant carré peut se présenter de différentes manières pour traverser la traverse.

(Fig. 4)



(Fig 4)



Traverse à trous renflés.  
Différentes dispositions

## 2/ Grilles ayant pour éléments du décor des lignes sinueuses.

La grille est en fait uniquement composée de "montants" agrafés aux points de rencontre des ondulations

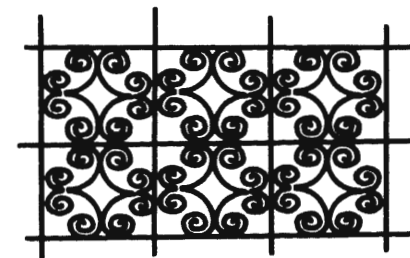
On en trouve quelques exemples à Sidi Bou Saïd. (Fig.5)

(Fig.



## 3/ Grilles ayant pour éléments de décor des éléments décoratifs insérés entre montants et traverses.

(Fig.6)

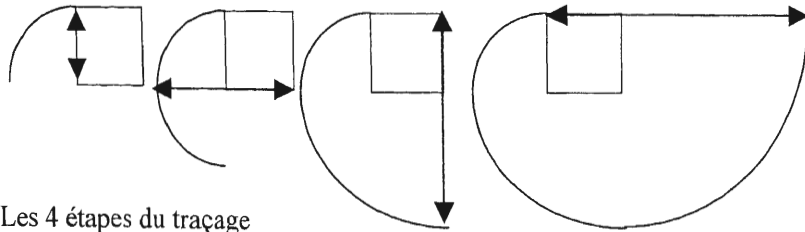
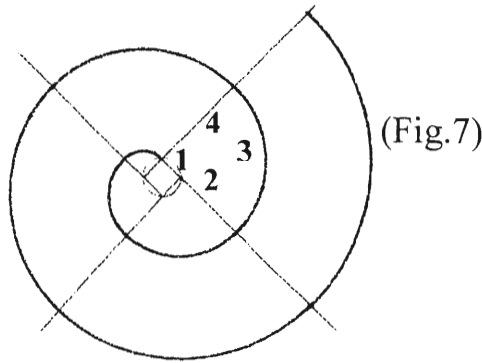


La quasi-totalité des grilles est faite suivant ce schéma. (Fig.6) Les éléments de décor peuvent varier à l'infini en jouant sur la forme et le rythme de ces éléments.

### Élément de base : spirale ou volute (\*<sup>1</sup>) (Fig.7)

Le point de départ pour la décoration est la spirale. La plus simple est la spirale à 4 centres. Le traçage en est facile .

Spirale à 4 centres

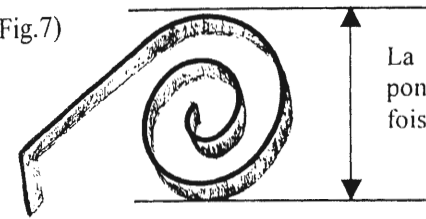


Le petit carré du centre est le point de départ pour notre traçage. Le "pas "de notre spirale va correspondre au côté de notre carré. On prend alors un angle du carré comme point de départ et avec un rayon égale au côté du carré on trace un quart de cercle. On continue la construction en prenant successivement les trois autres angles du carré comme centre et comme rayon la distance du centre choisi au dernier arc de cercle tracé.

Sachez qu'il existe ainsi des spirales avec 6 centres , 8 centres et même 12 centres

Le forgeron ne refera pas ce traçage à chaque fois . Il fabriquera, suivant son traçage un gabarit ( قالب ) (Fig.7) Lors de l'utilisation , ce gabarit sera serré entre les mors d'un étau, ou bien fixé dans le trou carré de l'enclume.

(Fig.7)



La largeur de notre spirale correspondra à ce gabarit augmenté de deux fois la section du fer employé

L'extrémité de la tige de fer, chauffée au rouge cerise, est tout d'abord repliée sur elle même d'une longueur équivalent à peu près à son diamètre ou son épaisseur.(Fig.8) Outre son aspect décoratif, ce renflement de métal servira de point d'accrochage sur le gabarit. En travaillant vite, le fer reste encore assez chaud pour exécuter le volute en le faisant suivre le gabarit. Si nécessaire un coup de marteau bien calculé remet le tout parfaitement dans le même plan.

La longueur de la barre « capable » d'une volute est la plupart du temps déterminée empiriquement par quelques essais.

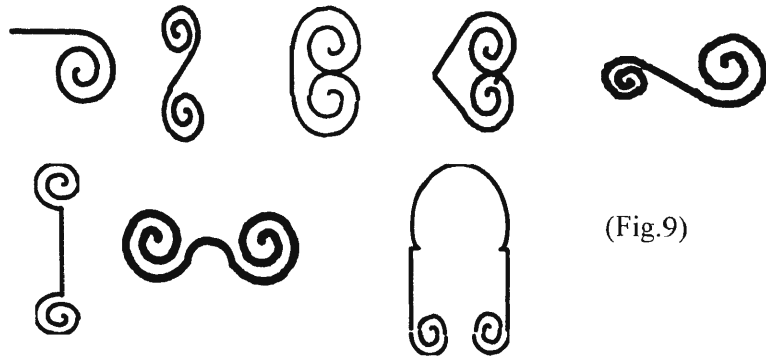
(Fig.8)



La spirale ou volute, étant une figure non fermée, a le grand avantage de posséder une certaine souplesse, qualité précieuse lors du montage, pour permettre de parfaire l'ajustement entre les montants et traverses

<sup>1</sup> L'artisan tunisien appelle cette spirale : *zlâbia* par analogie avec un beignet au miel tunisien qui a approximativement la même forme.

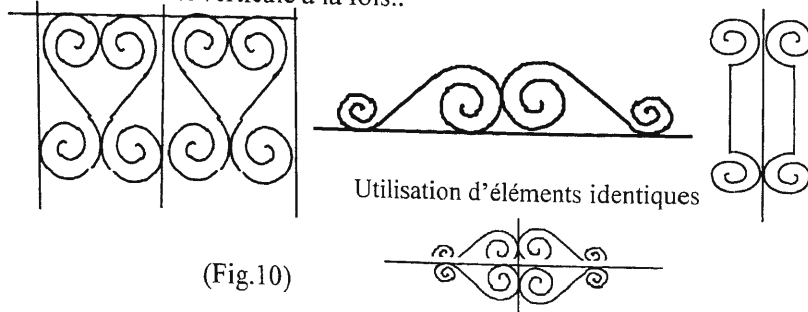
Cet élément de base, la spirale ou volute, permet toute une gamme de variations.(Fig.9) Voici quelques exemples courants de cette évolution.



(Fig.9)

Mise en œuvre de ces éléments de base .

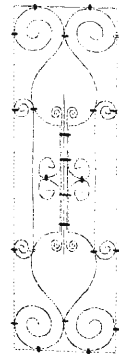
Ces éléments peuvent être employés seul, ou bien en association de plusieurs , et cela suivant un axe de symétrie horizontale , verticale ou horizontale et verticale à la fois..



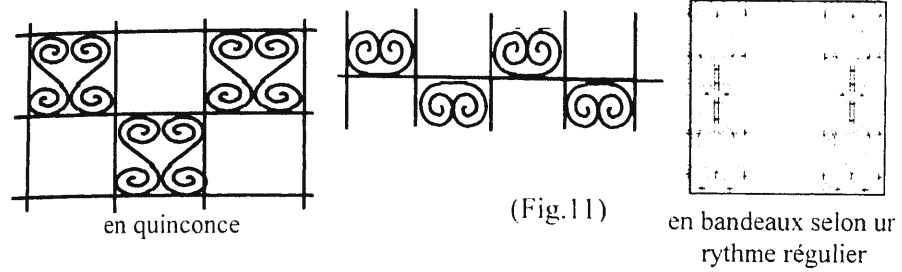
(Fig.10)

Utilisation d'éléments identiques

Association de plusieurs éléments différents pour former un motif



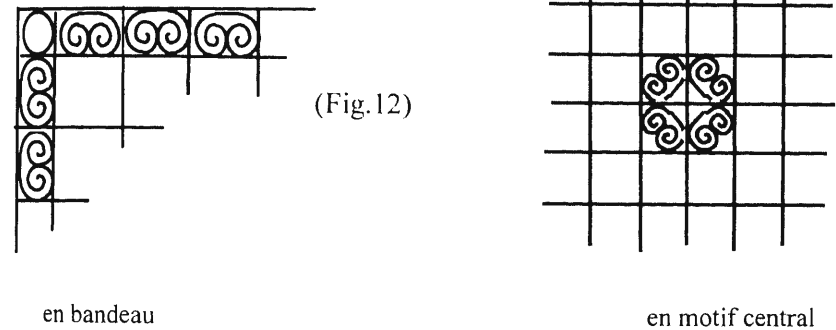
On peut également jouer sur le rythme : un même élément ou même motif sera repris à intervalle régulier.



(Fig.11)

en bandeaux selon un rythme régulier

Un motif ne peut que former un bandeau tout autour de la grille, ou bien ne former qu'un motif central .

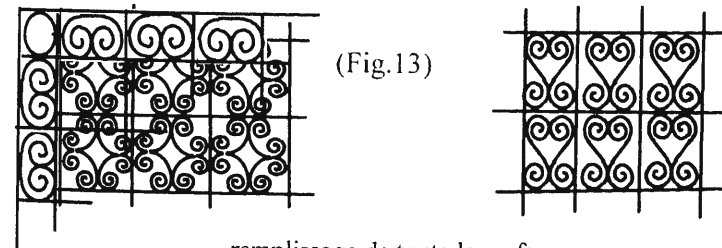


(Fig.12)

en bandeau

en motif central

Finalement ce motif, et c'est le cas le plus fréquent , peut remplir toute la surface de la grille.

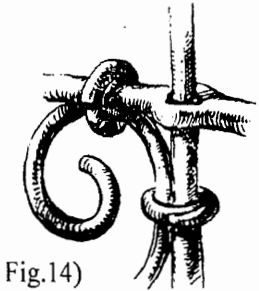


(Fig.13)

remplissage de toute la surface

Ici, il y a de nouvelles possibilités : remplir toute la surface en répétant autant de fois que nécessaire le même motif, ou bien utiliser plusieurs motifs différents.

L'assemblage se fait traditionnellement par des "agrafes". L'agrafe est constituée par un bout de fer, généralement du demi-rond qui enserre motif et montant ou traverse. Il n'y a pas de doute, les agrafes ont leur rôle dans l'aspect décoratif final de la grille, il suffit de comparer une grille traditionnelle avec une grille "moderne" pour s'en rendre compte. Actuellement en effet, pour la facilité et la rapidité d'exécution on a de plus en plus recours à la soudure à l'arc.



Les agrafes ou brides fixent les motifs. Ces agrafes sont en fer demi-rond - ou fer rond aplati au marteau.

Elles sont généralement pas soudées.

Pour faire une agrafe on prépare des lopins de fer de la longueur voulue. Chauffé au feu de forge, l'agrafe est mise en place à chaud.

En refroidissant l'agrafe serrera et maintiendra solidement l'ensemble.

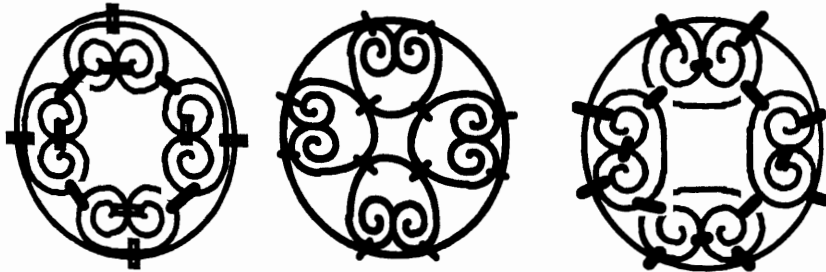
Fig.14)

Une grille ne se résume pas toujours à une succession de carrés ou rectangles remplis d'un motif, parfois le ferronnier sera dans l'obligation de fabriquer une grille pour une ouverture ovale, un oeil de bœuf ou un dessus de porte en arc de cercle.

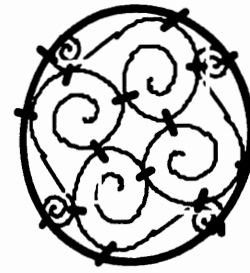
Comment alors passer du motif habituel prévu à garnir une surface rectangulaire à cette surface particulière ?

Une ouverture circulaire (œil de bœuf par exemple) recevra une composition sur 4, 6, 8, 12 rayons.

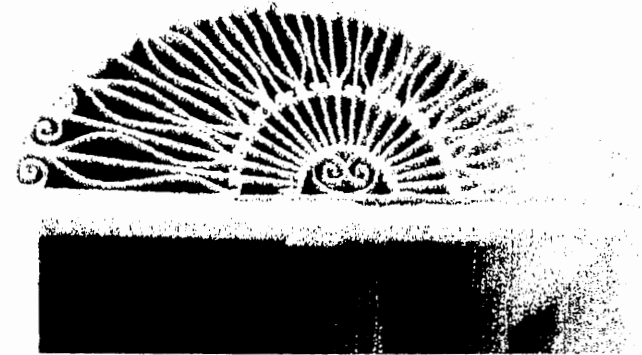
Voici quelques exemples courants.( fig. 15 )



( Fig. 15 )



Un exemple classique de grille pour un dessus de porte en arc de cercle se présente alors ainsi : ( Fig. 16 )



( Fig 16 )

### Et l'avenir du fer forgé ?

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'industrie mécanique naissante et les motifs en fonte coulée diminuèrent pour autant le travail de forge.

Actuellement le fer forgé semble avoir reconquis le terrain en adaptant les techniques et motifs traditionnels aux techniques et exigences modernes.

Ainsi les motifs de la figure 15 fabriqués à l'échelle voulue formeront des sous-plats de toute beauté. En exécution plus grande, peut-être un peu plus élaborée, le même motif servira de dessus d'un petit guéridon.

En plus des grilles de fenêtres et des portails, les applications possibles sont nombreuses : lampadaires, lustres, encadrement de mi-

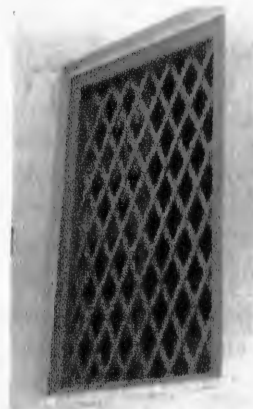
roir. Le ferronnier tunisien s'adapte avec une rapidité et une souplesse admirable à ce nouveau marché. On peut regretter que le désir d'aller vite, de faire du nouveau à tout prix, les pousse parfois à des réalisations qu'on appelle fer forgé alors qu'en réalité les fers trop légers sont tordus à froid; que la soudure laisse à désirer et manque de finition et que des pièces rapportées en tôle grossièrement découpée n'amélioreront guère ces réalisations.

Alfons THEUWIS

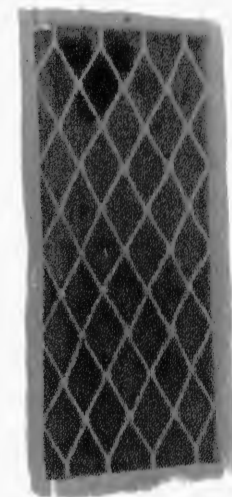
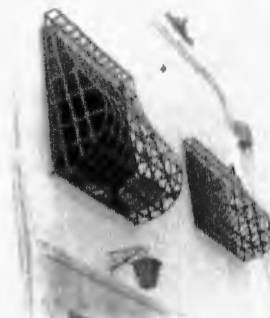
### Bibliographie

- TUCKER Ted : *Smidswerk in de praktijk*, Antwerpen , Kluwer technische boeken B.V. Deventer, 1984, pages 28-31 et 144-146.
- GAYOT H. : *Dessin de ferronnerie*, Rabat, École du livre (Édition pour l'enseignement technique sous le patronage de l'instruction publique au Maroc).
- CLOUZOT H. : *Le fer forgé*,
- FRANK André : « La ferronnerie aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », dans *Visages du monde* (Paris), n° 102.

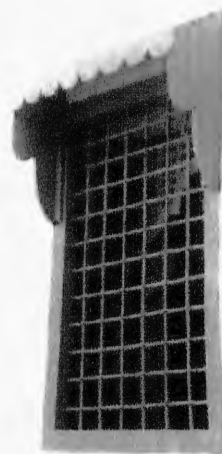
### Illustrations



Grilles en fer plat riveté



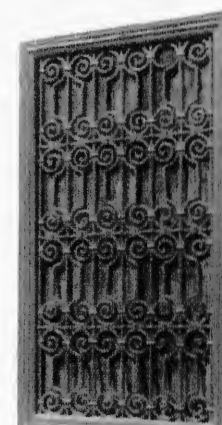
Grille composé uniquement de montants ondulants agrafés aux points de rencontre



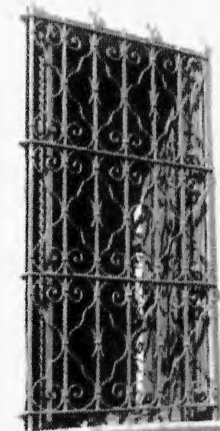
Montage par pénétration

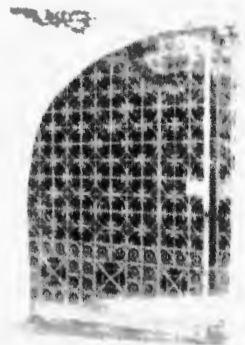
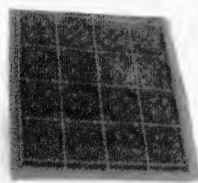
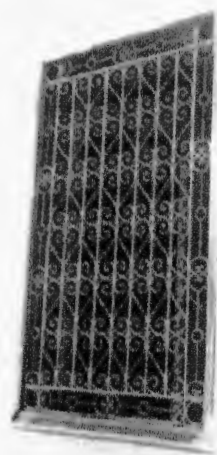
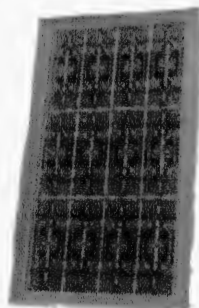
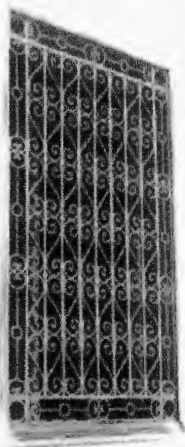


Départ : la spire



La spire et ses évolutions





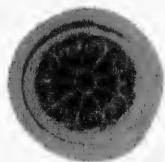
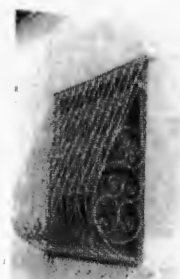
Le motif est repris autant de fois que nécessaire



Motif central et bandeau



Motif central



"Œil de boeuf"

Grille galbée « bou kerch » (à ventre)